

Հ. Եփրեմ կը շարունակէ.

« Համայնաստուածութիւնը ... տիե-
զերքը կը նոյնացնէ Աստուծոյ հետ: Աստ-
ուած եւ տիեզերք միեւնոյն բաներ են: Տիեզերքը Աստուած է, անկէ դուրս ուրիշ
Աստուած գոյութիւն չունի» (էջ 184):

Վարդապետը կը գրէ աւանդապաշտնե-
րու մասին.

«Աստուծոյ հասնելու միակ ցամաքն
հաւատքն է. իսկ հաւատքի առարկան մե-
զի կու գայ աւանդութենէ, ուսումի միջո-
ցով» (էջ 50):



Այսքանը բաւական կը նկատենք ըսելու
համար թէ Պր. Մ. Սալաթեանի ըրածը
հետու է ազնիւ գործ մը ըլլալէ, հետու է
մանաւանդ նախկին երեսփոխանի մը պա-
տիւ բերելէ: Գրած գիրքը անարժէք գործ
մ'է արդէն, սխալ դադարեցնելով ու ծի-
ծարելիութեամբ լեցուն:

Պր. Մ. Սալաթեան կը շարունակէ սե-
փականացնել.

« Le panthéisme unit l'univers avec Dieu.
Dieu et l'univers sont le même. L'univers est
Dieu, et en dehors de celà Dieu n'existe pas»
(էջ 24):

Նախկին երեսփոխանը կը շարունակէ
կատարել.

« ... le seul moyen de connaître Dieu c'est
par la foi. Et cette foi nous provient par
voie de la tradition ou celle de l'enseigne-
ment» (էջ 24):



Ծայրէ ծայր կարդալով այդ գիրքը,
մենք չկրցանք հասկնալ թէ Պր. Մ. Սա-
լաթեան դոյն գրելով մարդոց վրայ ու-
ղած է խնդալ, թէ մարդիկը իր վրայ խըն-
դացնել:

Ս. Շ.

L'ÉPOPÉE POPULAIRE ARMÉNIENNE

(V. « Pasmaveb » 1957, N. 1 - 2 p. 27)

Jusqu'au début du quatrième quart du siècle dernier, on ne possédait comme renseignements sur l'épopée populaire arménienne que les données de Moïse de Khorèn et la citation de Grégoire Magistros.

C'est en 1874 que le P. Karékin Servantzdiantz annonça qu'il venait de retrouver un fragment d'épopée relatant les gestes d'un héros non identifiable du nom de David de Sassoun. Et il publiait ce fragment tel qu'il l'avait recueilli de la bouche d'un conteur villageois. La limitation de temps qui s'impose à un conférencier ne me permet pas de vous faire en détail l'histoire de la découverte de cette épopée, et, de même, je réduirai au minimum toutes les informations d'ordre philologique. Qu'il me suffise de vous dire qu'après l'invention de ce fragment par le P. Servantzdiantz, on se rua à la recherche d'autres épaves et variantes. Des philologues célèbres y participèrent : Apèghian, le P. Karékin Hovsèpian, qui fut élevé par la suite au catholicossat de Cilicie, — d'autres encore, parmi lesquels M. Tchitouny, présent dans cette salle et qui nous assure que parmi les variantes qu'il a recueillies, il en est une qui dépasse en souffle épique toutes celles qui sont connues jusqu'à présent, mais qu'il n'a malheureusement pas encore pu faire imprimer.

Ces variantes se présentaient sous deux formes; certaines étaient récitées en vers épiques; beaucoup n'étaient que racontées succinctement en prose à la manière d'un simple conte et ne pouvaient servir qu'à contrôler la trame de celles du premier type, avec lesquelles elles s'accordaient souvent assez mal.

Le besoin se fit sentir d'un Firdousi, qui recomposât l'épopée et en fit une oeuvre littéraire. Le poète Toumanian se mit au travail et réussit fort honorablement. Malheureusement, il ne recomposa qu'un fragment d'un seul chant, et, on ne sait pourquoi, son oeuvre fut considérée plutôt comme un livre de contes pour enfants que comme une réfection littéraire de l'épopée nationale.

Pendant ce temps, la recherche des variantes se poursuivait et on se résolut à se passer d'un Firdousi et à se contenter d'ouvrages de caractère philologique. On rassembla, on confronta, on collationna et on compila. La tâche était ingrate et les difficultés considérables, mais le temps me manque pour vous les exposer.....

De ce gros travail sont sorties, à ma connaissance, trois éditions : une à Erivan, dont le premier volume, que je n'ai malheureusement pas pu me procurer, semble être un recueil de toutes les variantes connues et dont j'ignore si les volumes suivants ont paru ; une de Tchitouny, qui est non pas un recueil de variantes, mais la somme de toutes ces variantes, un récit unique, dans lequel les variantes collationnées et remises en ordre se sont complétées réciproquement sans trop de redites, traduites en vers d'un mètre souple, mais d'un rythme bien sensible (chaque vers comportant un nombre variable de pieds composés de quatre syllabes, le dernier pied étant toujours trissyllabique), en une langue parfaitement intelligible dont la base est l'arménien occidental, émaillé de provincialismes et de tournures dialectales qui lui conservent son charme populaire ; — enfin, une édition de Sassouni, qui se présente elle aussi comme un récit suivi reconstitué et écrit en arménien occidental mi-littéraire mi-populaire, en un mètre moins régulier, mais également agréable. Cette édition prétendue complète ne contient que les quatre chants principaux.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans l'état actuel des recherches et des découvertes, la version en sept chants semble contenir plus qu'une épopée. En effet, la geste dynastique du Sassoun finit normalement au cinquième chant, le cinquième héros disparaissant sans descendance par suite de la malédiction paternelle. Les deux chants suivants célèbrent deux barons qui sont à leurs tours maîtres du Sassoun, mais ne sont plus de la lignée de Sanasar. Ils forment donc un nouveau cycle. Quant à la division de l'épopée proprement dite en quatre ou en cinq chants, elle reste conjecturale, car, bien que chacun des chants célèbre les gestes du héros de chacune des générations successives, la répétition de certains noms d'une génération à l'autre, la diversité des noms des héros dans les variantes, l'attribution à tel ou tel dans une variante d'exploits qui sont attribués à tels autres dans d'autres variantes ne permettent de déterminer à coup sûr ni le nombre des générations ni l'identité des auteurs des gestes célébrés.

Cette épopée populaire n'a cessé de tenir en éveil la curiosité et l'intérêt des philologues arméniens. Dans cette salle même, en dehors de M. Tchitouny déjà cité, se trouvent M. Dabaghian qui a retraduit en vers dans le dialecte de Van un chant de l'épopée et Mme Sakiz-Der Melkonian qui a présenté comme thèse de doctorat d'Université une étude philologique et littéraire sur ce sujet.

* * *

Bien que je me sois proposé d'éviter autant que possible tout commentaire philologique, il me faut répondre à une question qui ne peut manquer de vous venir à l'esprit : de quand date cette épopée ? La réponse est impossible : à part un, aucun nom n'est historique, — et ce seul nom historique est celui du roi d'Assyrie Sennachérib. C'est lui l'ancêtre, uniquement putatif, des héros du Sassoun, canton de la province

arménienne d'Aghtznik. Sennachérib marque, non pas le début de la composition de l'épopée, mais l'origine légendaire de cette dynastie de héros, roitelets du Sassoun.

Un autre personnage reconnaissable non personnellement mais à ses qualités est le pape des Francs qui apparaît dans certains récits. Or le pape, surtout en tant que «pape des Francs», n'a de rapports avec le monde arménien qu'à l'époque des Croisades, époque où l'éventualité d'un rapprochement entre l'église arménienne et l'église latine souleva chez les Arméniens des discussions et des luttes passionnées qui atteignirent leur point culminant au moment de l'établissement en Arménie de Barthélémy de Bologne. D'autre part, les ennemis acharnés du Sassoun portent les noms de khalife de Bagdad et de Msramélik. Dans le nom de ce dernier, qui signifie Mélik de Misir, on veut voir un sultan de Mossoul. Ce n'est pas impossible, mais il n'en est pas moins vrai que Misir est le nom arabe de l'Égypte et que ce sont deux sultans d'Égypte, portant tous deux le nom de Mélik el Achraf qui ont porté les plus rudes coups au royaume arménien de Cilicie au XIV^e s. La confusion de Misir avec Mossoul s'expliquerait par une réminiscence fort vague de ces événements. Au reste, si sept déménagements valent un incendie, sept générations de conteurs valent peut-être bien une refonte.

Ainsi, en quatre, — au maximum en cinq générations selon Tchitouny, on couvre une période de deux mille ans. Cette considération ne préjuge évidemment en rien de la période sur laquelle s'étend la composition de l'épopée elle-même. Et nous ne pourrions poser qu'un seul jalon dans le temps, grâce encore une fois à Moïse de Khorèn.

* * *

Dans la Bible, un petit verset du Livre des Rois (IV R. XIX, 37) après la relation du retour à Ninive de Sennachérib, roi d'Assyrie, ajoute que « *comme il était prosterné dans le temple de Nesrach son dieu, ses fils Adramelech et Sarasar le frappèrent avec l'épée et s'enfuirent au pays d'Ararat.* »

Moïse de Khorèn est au courant de ce fait divers biblique, et lui, généalogiste-étymologiste à faire les délices de Rabelais, ne manque pas de retrouver la grande famille arménienne qui peut se glorifier d'une si illustre origine. « *Ce qui concerne Sennachérib est tombé dans l'oubli, si illustre origine. Car quatre-vingts ans à peu près avant le règne de Nabouchodonosor, Sennachérib était roi d'Assyrie, [ce Sennachérib] qui assiégea Jérusalem au temps d'Ezechias, chef des Juifs. Ses fils Adramel et Sanasar l'ayant assassiné s'enfuirent et vinrent se réfugier chez nous. Notre vaillant ancêtre Skayordi établit l'un d'eux, c'est-à-dire Sanasar au Sud-Ouest de notre pays, près des frontières de son Assyrie [natale]. Ceux qui sont issus de lui ont peuplé la montagne appelée Sim. Les plus fameux et les plus importants d'entre eux ayant fait preuve de dévouement envers nos rois furent jugés dignes de recevoir le marquisat de ces contrées. Arkar-*

mozan, lui, se fixa au Sud-Est de ce même pays. C'est de lui que notre historien (celui de Moïse de Khorèn) dit que descendent les Ardzrounis et les Kenounis. C'était là la raison pour laquelle nous avons mentionné Sennachérib » (33).

Moïse rappelle par ailleurs⁽³⁴⁾ que, lorsque le héros macédonien se rua sur l'Arménie, « les hommes fameux des maisons de Haïg et de Sennachérim l'Assyrien ne tardèrent pas à lui barrer la route ».

Plus loin (35), parlant de ces Ardzrounis, il propose l'étymologie de *Ardziv ouni*, qu'il traduit par «porte-aigles», c'est-à-dire «porte enseignes» du roi. « Et je laisse de côté, ajoute-t-il, les inepties des fables qui se racontent à Hatamaguerd, d'un enfant exposé à la pluie et au soleil et de l'oiseau protecteur de l'enfant épuisé de sommeil », et il s'empresse de rappeler que les deux familles issues du fils de Sennachérim sont les Ardzrounis et les Kenounis.

Enfin, encore au V^e siècle, suivant notre historien, Chavasb Ardzrouni déclare au roi Sapor qu'il est comme lui de race royale, étant du sang de Sanasar⁽³⁶⁾.

Tout ceci nous prouve que du temps de Moïse de Khorèn, au moins une légende, probablement une épopée existait déjà, chantant les gestes des Ardzrounis et faisant remonter leur origine à Sennachérib. Le nom des Ardzrounis ne figure dans aucune des variantes de la geste du Sassoun, — les héros en ont été idéalisés et stylisés, mais nous retrouvons la base de l'épopée⁽³⁷⁾.

* * *

C'est dès le prologue que l'on tombe en admiration devant l'épopée du Sassoun. Notre Chanson de Roland entre sans préambule dans le sujet : « Le roi Charles, notre grand empereur est resté en Espagne sept années entières... » Le merveilleux poème du Tasse débute par une imitation de l'«Arma virumque cano» de Virgile : «Je chante les armes saintes et le capitaine qui délivra le grand sépulcre du Christ...»

Le début de l'épopée arménienne est bien plus habile. Il ne faut pas que vous ayez l'impression que l'on vous raconte une légende, que les héros sont imaginaires. Certes, ces héros ont été idéalisés, universalisés, si je puis dire, dans les limites nationales, ils sont devenus des types de héros arméniens, mais ils sont réels et sacrés. Avant de chanter leurs gestes, remplissons donc nos devoirs envers leur mémoire. Et, en guise

(33) M. Kh. I, 23.

(34) M. Kh. II, 5.

(35) M. Kh. II, 7.

(36) M. Kh. III, 55.

(37) A ma connaissance, aucune des variantes de l'épopée du Sassoun n'a utilisé le thème, auquel fait allusion Moïse de Khorèn, de l'enfant exposé et sauvé par un oiseau.

de prologue, c'est par une véritable cérémonie de requiem que débute l'épopée. Toutes les variantes commencent ainsi, mais selon deux types différents : un type simple à un seul récitant ; un autre type, celui que je choisis et qui est la version Tehitouny, lequel type suppose deux, voire trois officiants, le premier récitant le texte principal et les deux autres faisant échos ou surenchère, ainsi qu'on voit faire les diacres et chantres dans certains offices arméniens. Voici le début de ce requiem qui a entre autres avantages celui de présenter les héros. Cette traduction sera très imparfaite, car, d'une part, il y a dans l'original des figures de style populaire intraduisibles, et, d'autre part, les noms de certains héros, pour être employés comme noms propres, n'en gardent pas moins une signification précise : Bab signifie «grand-père», «ancêtre»; Mam est le féminin correspondant; Lousig, prénom comme Lucie, conserve son sens de «petite lumière», et, ici, les diminutifs sont tous hypocoristiques; Kohar signifie «bijou» et il m'est difficile de prendre ce mot comme prénom féminin, etc. J'ai dû enfin ajouter des adjectifs nécessaires en français⁽³⁸⁾.

- «Béni soit le Dieu bienfaiteur,
- «Elle était grande la providence du roi céleste
- = Du roi céleste
- «Miserere Domine, Miserere»
- Je dirai un premier miserere
- = Mille miserere !...
- Pour notre roi de Gaboud Kogh, le roi Bab
- = Le roi Bab
- + Car toi tu es Babig (l'ancêtre).
- «Dites un miserere
- = Mille miserere !...
- De nouveau, je dis un miserere
- Pour la reine de Gaboud Kogh, la reine Mam
- = La reine Mam
- + Car toi, tu es notre Mamig.
- «Dites un miserere
- = Mille miserere !...
- «Disons un miserere
- = Mille miserere !...
- Pour notre reine de Gaboud Kogh, la reine Lousig
- = Pour la reine Lousig
- + Car toi, tu es Lousig (la lumière)
- = Car elle fut la mère de Sanasar et Balthasar...
- + Ah, en vérité, elle fut la mère de Sanasar et Balthasar...

Le rôle secondaire de ce prologue étant de présenter les personnages,

(38) — Officiant; = diacre; + chantre.

il faut bien mentionner aussi les ennemis. On ne les maudit pas, mais on leur refuse le droit au miserere :

- «Disons un miserere pour la princesse Kohar
- = Pour la princesse Kohar
- + Car elle était la femme d'Ohan à la voix puissante.
- Ne disons pas de miserere
- = Non, non, n'en disons pas !...
- Pour Mesramélik qui fut le demi-frère de David le Bègue.

Après ce prologue, duquel ressort encore la religiosité du peuple arménien, nous sommes disposés à écouter pieusement la geste des héros. Mais, les personnages bibliques de Sarasar et Adramelech, fils d'un ennemi du vrai Dieu, et, qui plus est, des parricides, étaient-ils vraiment des ancêtres dont on pût se glorifier? Et les circonstances du crime n'ajoutaient-elles pas à l'abomination? Eh bien, non : C'est même là ce qui les sauva comme nous allons le voir : (Notre temps étant limité, je tirerai mes citations de la version Sassouni, la plus brève, — sauf exceptions que je signalerai.)

«Il y avait ou il n'y avait pas,
 «Il y avait un roi idolâtre,
 «Du nom de Sénéchérin,
 «Et d'autre part le roi arménien Astghik (le *Babig* de l'autre ver-
 «Le roi idolâtre résidait à Bagdad, [sion).
 «Et le roi Astghik dans la forteresse d'Astghik.
 «Le roi chenu Astghik était un vieillard,
 «Il possédait de grandes richesses,
 «Mais n'avait pas de descendance [mâle].
 «Il n'avait qu'une fille, un joyau magnifique,
 «Qui portait le nom aussi joli qu'elle de «Dzovinar»⁽³⁹⁾
 (la *Lousig* de tout-à l'heure).

Et une petite explication qui sent l'ingénuité populaire :

«En ce temps-là, tout roi puissant
 «Percevait de l'autre un tribu....

Le roi Sénéchérin envoie donc deux percepteurs d'impôts au pays du roi d'Arménie Astghik. Ils parvinrent en vue de la ville lorsque le jour était déjà tombé.

⁽³⁹⁾ Lousig Dzovi = «Petite Lumière du Lac». Dzovinar, composé avec un suffixe d'origine iranienne, exprime la même idée.

Version Tchitouny :

Ils virent qu'alors que le monde était dans l'obscurité complète
 Cette ville était éclairée comme en plein jour.
 Ils s'approchèrent d'un homme et lui demandèrent :
 «Comment se fait-il que votre ville soit ainsi éclairée la nuit?
 «Le soleil est déjà couché et la lune ne s'est pas encore levée;
 «Quelle est donc cette lumière qui se répand sur votre ville?
 « — A vrai dire, cette lumière est celle de la fille de notre roi.
 «C'est cette lumière qui inonde notre ville.
 «Le soir, dès que le soleil se couche et que l'obscurité s'étend partout,
 «La fille de notre roi chéri sort s'asseoir à son balcon,
 «Et c'est sa lumière qui inonde notre ville de tout côté.
 «Alors chacun s'installe à son travail et vaque à ses occupations.
 «C'est de là que vient son nom de reine Lousig-Dzovi.

A la vue de cette belle princesse, les envoyés pensent qu'une telle reine serait, pour leur souverain, infiniment plus précieuse que n'importe quel trésor. Ils retournent chez eux, sans même réclamer le tribut, et font à Sénéchérin la relation de ce qu'ils ont vu. Le roi idolâtre les renvoie alors faire une demande en mariage dans toutes les règles, c'est-à-dire en multipliant les promesses et les assurances d'amitié, le tout assaisonné d'un ultimatum. Après délibérations entre le roi, la reine, les conseillers et représentants du peuple, la jeune princesse décide très noblement de se sacrifier au bien public. La seule condition posée est qu'elle conservera sa foi, et que ses enfants seront de religion arménienne, c'est-à-dire chrétiens, des chrétiens un peu anachroniques.

Au cours d'une promenade, qu'elle fit avant de quitter son pays, Lousig-Dzovinar arriva à la Source Lactée.

Et le soir, lorsqu'elle s'en revenait au palais,
 Dzovinar dit à ses demoiselles d'honneur :
 «Mes enfants, marchez; allez devant ;
 «Moi, je m'assois près de la source pour boire un peu d'eau.
 Les jeunes-filles s'en allèrent où elles voulurent.
 Dzovinar plongea sa main dans l'eau,
 But une pleine paume d'eau de la source.
 Lorsqu'elle eut pris une paume entière d'eau,
 La source ne lui donna la seconde fois qu'une demie paume
 Mélangée de limon, et se tarit. Sa paume ne fut qu'à moitié remplie.
 Dzovinar pleura, se frappa la tête
 En disant : « Hélas, combien je dois être pécheresse,
 «Pour que l'eau jaillissante se tarisse devant moi».

Je m'en vais pour une fois vous lire les deux versions. Après celle de Sassouni, poétique, mais brève, voici celle de Tchitouny, beaucoup plus riche en détails :

Le matin, la reine Lousig se leva,

Elle appela à elle les quarante demoiselles d'honneur.

« — Prenez vos provisions, dit-elle, nous allons sortir nous amuser ;
Nous allons faire un tour en ville, voir ce qu'il y a au-dedans et au-dehors ;
Personne ne nous connaît, nous regarderons bien tout et nous nous
promènerons.»

Les huissiers ouvrirent toutes grandes ce matin-là les portes du palais ;

La reine Lousig sortit se promener avec ses demoiselles d'honneur.

Elles arrivèrent dans les champs ; la Princesse dit à ses femmes :

«Allez vous-en toutes vous amuser à votre côté.»

Elle, se promena aux environs, arriva au bord du lac,

Elle chemina tout le long des rives des Eaux-Bleues sans bornes,

Elle regarda le lac. Elle en fut très étonnée. La ville de son père n'avait
pas de lac.

La jeune-fille n'avait jamais vu dans la ville de son père ce qu'on ap-
pelle un lac.

«Est-ce que, par hasard, dit-elle, ce serait une vaste prairie? Qu'est-ce

«Un champ de blé :... Qu'est-ce donc bien? [donc?

«Cela a des reflets bleus tout-à-fait mignons.»

Elle s'arrêta sur le bord du lac ; elle vit que c'était de l'eau, un lac.

Elle vit que ce lac n'avait ni fin ni limites.

«Mon Dieu, dit-elle, comment tant d'eau a-t-elle pu se rassembler et
s'accumuler ici?»

Elle se baissa, tendit le bras, en prit dans le creux de sa main et la
porta à sa bouche.

Elle la porta à sa bouche en disant : «je m'en vais en boire.» Elle vit
que l'eau était salée.

«Hélas, dit-elle, cette eau est amère. On a mis du sel dedans.

Qu'est-ce qu'ils ont fait? Elle est tellement amère qu'elle est imbuvable.

Si seulement cette eau, qui est là en si grande quantité, était douce, j'en
aurais bu !»

Les demoiselles d'honneur se promenaient sous les arbres, dans la plaine ;

Tandis qu'elle, ainsi, en murmurant, allait le long de la rive du lac.

C'était un jour d'été. Elle avait grand soif. Qu'aperçoit-elle?...
Une pierre, grosse comme ça !, dressée devant ses pieds.

Une pierre blanche, de marbre, bien polie, sur le bord du lac.

Soudain, par un effet de la puissance de Dieu, la pierre bougea, de
l'eau jaillit,

Telle une claire fontaine, du sommet de la pierre ; elle s'élançait comme
un jet d'eau ;

Et du haut de la pierre, elle tombait en cascade de tous côtés, vers le lac.

Elle, en toute hâte, tendit le creux de sa main vers cette source.

Il y en eut une paume pleine ; elle la but avidement.

Elle n'en eut une seconde fois qu'une paume à moitié pleine.

La pierre se referma,

La source s'arrêta

Et se tarit.

«Quelle faute ai-je donc commise, se dit la jeune fille en haletant,
Pour que l'eau jaillissante se soit coupée devant moi?»

Je crois que ce serait une perte de temps inutile que d'insister sur
le charme poétique de cette magnifique peinture du lac de Van, sur la
fraîcheur, la simplicité, la spontanéité qui contribuent à lui donner ce
charme. Mais je dois par contre vous signaler le réalisme sous-jacent
de la description. En effet, le lac de Van, reste supposé d'une ancienne
mer qui recouvrait la région avant le soulèvement du sol, est un lac
salé ; mais, par suite de la nature volcanique du sous-sol, à l'intérieur
du lac, près de ses rives, on peut voir jaillir comme de véritables jets
d'eau, des eaux douces minérales, très agréables au goût et dont les
concrétions forment par endroits de fines dalles de marbre.

Et voici maintenant le côté merveilleux :

C'est de cette gorgée et de cette demie gorgée d'eau de la Source
Lactée que Lousig-Dzovinar conçut deux jumeaux : l'un, un héros par-
fait, Sanasar, né de la pleine paume d'eau ; l'autre, un brillant second,
Atramélech, plus généralement appelé Balthasar, né de la demie paume.
Ces héros, pour moitié du moins, tirent ainsi leur origine d'un élément
de la nature, et, pour l'autre moitié, ils sont arméniens d'origine et donc
de religion. Ce ne sont plus alors des parricides, mais des témoins du
Vrai Dieu, tuant, dans le temple des idoles, un roi païen qui n'est ja-
mais que leur père putatif et qui voulait lui-même les faire disparaître.

Lousig-Dzovinar, qui, depuis ses noces, a toujours trouvé de bonnes
raisons pour retarder la consommation du mariage, s'aperçoit de son
état et qu'elle ne pourra plus le cacher longtemps à Sénéchérin. Elle
recourt alors à un subterfuge, et, à titre de concession pour le faire pa-
tienter, elle autorise son royal époux à venir lui parler le soir à travers
un rideau. Cependant, ce qui devait arriver arriva :

Le roi devina et dit :

«Je n'ai jamais été ton hôte,

«Et ton ventre a conçu, qu'est-ce donc?»

Elle lui répondit : «Toi, tu es très puissant,

«Tu as parlé avec moi,

«J'ai reçu le souffle de ta bouche,

«Et c'est de cela que j'ai conçu ».

Sénéchérin, flatté dans son amour-propre, serait assez disposé à
croire que sa puissance est telle, mais ses conseillers sont plus difficiles
à convaincre, d'autant plus que le prêtre arménien entre chez Dzovinar
en toute liberté. Elle est alors livrée au bourreau, mais elle réussit à
faire ajourner l'exécution jusqu'à sa délivrance. De même que la con-
ception, cette délivrance a lieu par la bouche, et Dzovinar met au monde

les jumeaux que vous savez. On les fit baptiser et ils grandirent, croissant en un jour comme les autres enfants en un an. Malheureusement, ils perdaient un peu en finesse ce qu'ils gagnaient en force et quand ils jouaient avec leurs camarades de leur âge, il y avait plus d'un bras cassé et plus d'un coup tordu. C'est là que l'on commence à voir apparaître le côté rabelaisien des héros épiques arméniens. Plus caractéristique encore sera la conduite de l'un des descendants de Sanasar nommé David et c'est à propos de celui-ci que vous pourrez juger de ce que je viens d'avancer.

Leur naissance miraculeuse ne suffisait pas : il leur fallait une consécration surnaturelle :

Ils sortirent, s'en allèrent, cheminèrent,
Ils marchèrent beaucoup, ils marchèrent peu,
Ils arrivèrent au bord d'un lac.
Ils ne trouvèrent pas de passage et s'arrêtèrent là.
Sanasar était le grand frère,
Et Balthasar le petit frère (*ce qui, dit en langue populaire,*
nous rappelle que l'un était un vrai héros, l'autre
ne le valant pas).

«Jetons nous à l'eau et finissons-en,
«Cela vaut mieux que de retourner là-bas,
«Nous faire prendre par le roi idolâtre,
«Et nous faire sacrifier aux idoles » (*dit Sanasar*).
Balthasar n'en eut pas le courage,
Il se retourna vers son frère et lui dit :
«Mon frère, la vie est douce,
«Moi, je ne me jette pas à l'eau.»
Sanasar, lui, en eut le courage,
Il invoqua d'abord le nom de Dieu,
Et se jeta la tête la première dans le lac.
Sur l'ordre de Dieu, le lac s'entrouvrit,
Et aux yeux de Sanasar apparut le sol sec,
Mais aux yeux de Balthasar, seul le lac apparaissait.
Et Balthasar resta au bord du lac.
Il s'assit et se mit à pleurer en disant :
«Hélas, mon frère est allé périr dans le lac,
Mon frère est allé dans le lac, il s'est noyé.»
Il sanglota, s'évanouit et tomba au bord du lac.
Quand Sanasar pénétra dans le lac,
On eût dit qu'il marchait sur la terre ferme.
Il arriva au fond du lac,
Il vit.... Devinez ce qu'il vit....
Il vit un jardin ; au milieu, un bassin,
Une source qui jaillissait comme un jet d'eau.
Dans le jardin était construit un palais.

Il regarda : un cheval était là, tout sellé,
L'Épée fulgurante suspendue à son flanc.
Il se retourna : il y avait là une église.
Il s'approcha et entra dans l'église.
Lorsqu'il pénétra dans l'église,
Ses forces défailirent, il tomba endormi.
Dans son sommeil, il vit un songe ;
La Sainte Vierge lui apparut en songe et lui dit :
«Hé, Sanasar, lève-toi ;
Regarde : la Croix des Batailles est là ;
Lève-toi, fais devant elle une prière avec sept génuflexions.
Si tu en es digne, elle viendra à ton secours
Lorsque tu la mettras sur ton bras droit,
Et aucun coup ne t'atteindra.
Et voici le cheval marin Kourgig Djalali,
Ici-même, tout sellé, le frein à la bouche,
Et, pendue à son flanc, l'Épée Fulgurante.
Si tu en es digne, tu le prendras et le chevaucheras.
Il y a là une grotte ; va, ouvre-la.
Dedans, il y a un corps d'armure,
Le plastron d'armure pour la taille,
Le heaume d'armure pour la tête,
Les solerets d'armure pour les pieds,
La lourde masse d'armes du chevalier,
Des traits, de lourds javelots,
Un solide bouclier, un cor pour la bouche.
Tu prendras tout cela et tu retourneras à la lumière.»

Sanasar s'éveilla de son sommeil et se dit :
«Qu'était donc ce songe que j'ai eu ?
Allons voir s'il est véridique ou trompeur.»

Il alla ouvrir la grotte :
Tout ce qu'il avait vu en songe,
Il l'y trouva, le prit et ressortit.
Il le prit, ressortit, et vit
Des vêtements cuirassés de géant.
Tout cela était trop grand pour sa taille.
Il mit les vêtements près de la source,
Sortit, se donna du courage pour monter le cheval.
Le cheval se mit à parler et lui dit :
«Créature terrestre, que fais-tu ? Quelle est ton intention ?»
Il dit : «Je vais te chevaucher.»
(Le cheval) répondit : «Je t'approcherai du soleil et te brû-
lerai.»

Sanasar lui dit : «Je suis d'origine marine(40): je me glisserai sous ton ventre.»

Le cheval dit : «Je te ramènerai à terre et tu iras dans l'abîme.»

Sanasar répondit : «Je suis d'origine marine, je me hisserai sur ton cou.»

Et Sanasar s'élança et monta le cheval.

Lorsque celui-ci s'approchait du soleil pour le brûler,

Sanasar descendait sous le ventre du cheval ;

Lorsqu'il le ramenait vers la terre pour qu'il allât dans l'abîme,

Sanasar montait sur le cou du cheval.

Kourgig Djalali, le cheval de feu,

Voyant que le garçon ne tombait pas à terre,

Lui dit : «Je suis ton cheval et tu es mon maître.

Tu t'es beaucoup fatigué,

Allons près de la source,

Bois de l'eau et repose-toi.»

Sanasar entra dans le bassin et s'y baigna ;

Il en ressortit, but de l'eau de la source et s'endormit.

Il dort quelque peu ; il reçut la grâce de Dieu.

Il grandit, fortifia et devint de feu.

Il se leva et alla

Revêtir le corps de l'armure,

Ajuster le plastron de la cuirasse,

Mettre sur sa tête le heaume cuirassé,

Enfiler les solerets de l'armure,

Ceindre l'Épée Fulgurante.

Le soleret au pied,

Le plastron à la taille,

Le heaume en tête,

Les anges apportèrent la Croix des Batailles,

La mirent à son bras droit,

Pour que les coups n'atteignent pas Sanasar.

Il ressort finalement et son frère, qui ne le reconnaît pas, est effrayé à la vue de «cette montagne chevauchant une autre montagne».

(A suivre)

FRÉDÉRIC FEYDIT

Professeur à l'école Nationale des langues orientales vivantes. Membre de l'Académie de St. Lazare

(40) Et non pas une vulgaire créature terrestre.

20 ՅՈՒՐԵՆՈՒ 1941Ը

Մէկ կողմ տարակոյսը .
Մէկ կողմ դեղեւումը , երկընտրանքը .
Մէկ կողմ ինչ որ ընկրկում է , վախ .
Մէկ կողմ նոյնպէս քու դէմքը ,
Որ ժպտի մը ուռկանին մէջէն ,
Կը ջանայ ինքզինք ազատել որպէս ձուկ մը .
Օ , մէկ կողմ բարեկամութիւնն անարի եւ ժլատ .
Բոլոր ստորնութիւններն ու քսութիւնները մէկ կողմ .
Մինակութեանդ զիշերին մէջ , մէն մինակ ,
Քալէ ետ դէպի անցեալը , դէպի միակ իրականը .
Քալէ դանելու համար անյեղին , բացարձակը :

Արդէն միշտ , ամէնուրեք ,
Քու միակ ընկերդ եղած է առանձնութիւնը . —
Գիշերը , մեհենական , անչափելի .
Օրը , ապողոնեան՝ իր լոյսին շքեղութեան մէջ .
Անտառը , կիսախաւար , հողմալեզու .
Բայց , ասոնցմէ վեր , ասոնցմէ ալ աւելի անկեղծ՝
Ծովը , որուն երգեհոններուն ունկնդիր
Մեծցար , տենչալով անեզրը ,
Միրելով կիրքը , կռիւը , բռնութիւնը մաքառման մէջ .
Օ , կոհակներուն զրոհը դէպի ամբարտաւանները .
Հարիւրաւոր զինուորներ կարծէք կ'իյնան իրենց արեան մէջ :

Այո , դէպի անցեալը . յառաջ դէպի ետ .
Բայց բոլոր առազաստներդ բոլոր կայրերն ի վեր .
Բոլոր դրօշները վեր կապոյտին մէջ .
Բոլոր թիերը պատրաստ եւ նաւազներն իրենց զիրքերուն վրայ .
Տես , որքան ճանապարհ կայ կտրելիք .
Որքան խոչընդոտներ չպրտելիք աջ եւ ահեակ .
Որքան ալիքներ խորտակելիք կուրծքով եւ բունցքով .
Որքան կուռքեր մոռնալիք , որքան բարեկամներ .
Ոչ ոք աւելի զօրաւոր է քեզմէ երբ մինակ ես .
Երբ թօթափած ես կեղծ ժպիտներու անկեղծ կեղծիքը .
Երբ միտքդ է լոյսի մէջ եւ սիրտդ երազի :

Այսօր , 30 Մայիս 1957 .
Այսօր ամպ , լոյս եւ հով .
Այսօր կոտտանք եւ ճենձերում ամէն կողմ .
Որո՞ւ հետ եմ եւ զո՞վ կ'երազեմ . —
Կ'երազեմ անցեալը , մահն ու ուղմաղաչտը .
Այ մէկ կողմ անհող կեանքը , սէրը , հրապոյթը .
Երիտասարդական բոլոր արքայութիւնները մէկ կողմ .
Թող փոռարանուին եւ ողեկոչուին միայն ինկածները .
Մեռելները . . .
Պատերազմը . . . զրոհը դէպի առաջ եւ նահանջը դէպի ետ .
Մեռելները . . . :